

LE CENTRE EDMOND FLEG

SA PRÉSIDENTE EVELYNE SITRUK ET LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

VOUS CONVIENT

A la 2ème édition

"DU JARDIN DU BIEN UNIVERSEL"

EN PARTENARIAT AVEC GARIWO ET EN PRESENCE
DE SON PRÉSIDENT : GABRIELE NISSIM
AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE MARSEILLE

JEUDI 11 AVRIL À 19H

(CENTRE FLEG / ESPACE PAUL BENHAÏM)

SERONT HONORÉES

"LES VALEUREUSES"

-GINETTE GUY, RÉSISTANTE ET ARRÊTÉE PAR LE GESTAPO À MARSEILLE, REPRÉSENTÉE PAR SA
FILLE NICOLE BACHARAN

-MONA JAFARIAN, PRÉSIDENTE DU COLLECTIF "FEMME AZADI " POUR SON COMBAT EN FAVEUR DES FEMMES IRANIENNES

-COHAV ELKAYAM-LEVY FONDATRICE DE "LA COMMISSION CIVILE SUR LES CRIMES DU HAMAS CONTRE LES FEMMES
ET LES ENFANTS

UN HOMMAGE SERA RENDU À YOUSSEF ZIADNA, BÉDOUIN AYANT SAUVÉ 30 JUIFS LORS DE L'ATTAQUE DU HAMAS



"LE JARDIN DU BIEN UNIVERSEL"

"CHACUN A BESOIN DE LA MÉMOIRE DE L'AUTRE"
EDOUARD GLISSANT

Acteur engagé de la vie culturelle depuis sa création en 1964, le Centre Edmond Fleg s'inscrit depuis son origine, dans une dynamique de partage, d'échanges et de partenariat au cœur de la Cité, avec les différentes composantes du monde associatif.

En tant que Centre socioculturel juif de Marseille, nous avons pour vocation :

- De contribuer à une meilleure connaissance des héritages multiples des communautés juives
 - De favoriser le dialogue entre les familles culturelles, spirituelles, philosophiques et religieuses de notre société.
 - À lutter contre toute forme de racisme, d'antisémitisme et de xénophobie.
 - D'exercer notre devoir de mémoire dans le cadre la Shoah, notamment au travers d'actions menées avec Yad Vachem qui distingue chaque année « des Justes parmi les Nations » ayant sauvé des juifs.
- La fondation Gariwo (Gardens of the Righteous Worldwide), basée à Milan, s'efforce de promouvoir la « Mémoire du bien » en faisant reconnaître la notion de « Justes Universels ».

Ce partenariat avec « Gariwo » représente pour le Centre Fleg une formidable opportunité d'élargir son action mémorielle en distinguant des personnalités qui ont sauvé des vies en ayant le courage de se lever pour s'opposer à la barbarie de quelque nature qu'elle soit.

Cette démarche est avant tout éducative. Il s'agit de transmettre aux jeunes Générations une mémoire active, notamment au travers d'actions pédagogiques sur les sites où sont implantés les Jardins des Justes (150 à ce jour).

Au moment où nous écrivons, le projet de ce jardin va devenir une réalité puisque la Ville de Marseille nous a attribué un terrain situé au parc du 26ème centenaire qui sera utilisable courant 2025, il comprendra un espace pour des concert, conférences à vocation pédagogique.

« J'ai placé devant toi la vie et la mort, le bonheur et la calamité : choisis la vie ! »
Deutéronome chapitre 30 verset 19





GINETTE GUY PORTRAIT

Résistante pendant la seconde guerre mondiale, Ginette a 18 ans en 1942. Elle travaille chez un fourreur, à Toulouse, encore en zone libre, quand elle tombe amoureuse de Jean Oberman. Il est juif et c'est d'abord par amour qu'elle "va ouvrir les yeux".

Elle assiste aux menaces, aux brimades, aux premières déportations, aux premières réflexions. Elle voit également les dangers qui pèsent sur les enfants.

Elle va aider à cacher dans un couvent le petit frère, la petite sœur de son amoureux.

Cela sera sa première ouverture sur ce monde extrêmement sombre de l'antisémitisme et de l'occupation.

Elle va devenir Marie Claude dans la résistance, son nom de code.

Elle prendra de vrais risques, à tel point que quand elle est arrêtée à l'été 1944, à Marseille, le chef de la Gestapo écrira dans ses dossiers : "elle est la plus résistante de toutes".

De cette phrase, sa fille Nicole Bacharan, en écrira un livre où elle y raconte la vie et l'engagement de sa mère.

Ce livre est le fruit d'une longue enquête. "Je ne m'attendais pas à trouver autant d'éléments sur une jeune femme, restée anonyme et qui est dans les dossiers de la police et de la Gestapo", assure Nicole Bacharan. Ginette Guy va être battue et torturée. Des violences qu'elle ne racontera pas à ses enfants.

"Je suis fascinée par la capacité que j'ai eue à ne pas voir", assure Nicole Bacharan. "En travaillant sur ce livre, je me suis aperçue que la génération qui a souffert n'a rien raconté et que les enfants n'ont rien demandé. Je pense que là il y a un phénomène psychologique de déni extrêmement fort, qui est un mode de survie et ce n'est qu'il y a trois ans, en découvrant les archives, que j'ai accepté de voir en face ce qui s'était passé"



NICOLE BACHARAN "LA PLUS RÉSISTANTE DE TOUTES" EDITIONS STOCK

Politologue franco-américaine, spécialiste de la société américaine et des relations franco-américaines, Nicole Bacharan est connue pour ses interventions en tant que consultante à la télévision, la radio et dans la presse en France et aux Etats-Unis.

Elle est également chercheuse associée à la Fondation nationale des sciences politiques.

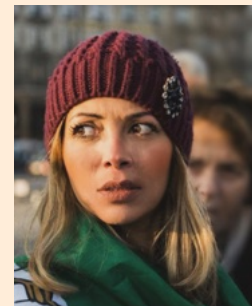
Elle est l'auteur de différents ouvrages.

Elle a écrit en collaboration avec Dominique Simonnet, les romans de la série Néo.





COLLECTIF "FEMME AZADI"
MONA JAFARIAN
PRESIDENTE



Le collectif "Femme Azadi" est une association de femmes franco-iraniennes qui porte la voix du peuple iranien dans sa révolution.

"Femme, Vie, Liberté" ce slogan résume avec force trois mots contenant la tristesse et la colère d'un peuple après la mort de Mahsa Amini le 16 septembre 2022.

Arrêtée pour "port lâche" du hidjab, la jeune femme kurde de 22 ans a été battue à mort par la police des mœurs lors de sa garde à vue.

Aujourd'hui, la colère et la détermination de ce peuple reste identique. Mahsa Amini est devenue le symbole de ce mouvement : "Femme, vie et liberté".

En Iran, la répression de ce mouvement contestataire persiste, des centaines de morts, des milliers d'arrestations, la police tire à balles réelles sur la population.

Leur but est de soutenir les droits fondamentaux des femmes, hommes, enfants iraniens, sensibiliser l'opinion publique française, les médias et les politiques, sur le combat du peuple iranien pour retrouver sa liberté et l'application des droits des hommes en Iran.





MONA JAFARIAN EST FRANCO-IRANIENNE ET PRÉSIDENTE DU "COLLECTIF FEMME AZADI".





COLLECTIF REPRESENTANT DES FEMMES AYANT SUBI DES VIOLENCE LE 7 OCTOBRE EN ISRAEL

COHAV ELKAYAM-LEVY

FONDATRICE DE LA "COMMISSION CIVILE SUR LES CRIMES DU HAMAS CONTRE LES FEMMES ET LES ENFANTS

Lors du massacre perpétré le 7 octobre en Israël, des crimes sexuels ont été perpétrés par les terroristes du Hamas.

Les témoignages sur des viols et violences sexuelles se multiplient. Sur des viols et violences sexuelles se multiplient. "Le Hamas a utilisé le viol et la violence comme arme de guerre. Des viols répétés ont été commis, en réunion, des mutilations génitales".

De nombreuses dépouilles de jeunes femmes sont arrivées dans des haillons et des sous vêtements souvent pleins de sang, des bassins, vagins, poitrines de plusieurs soldats perforés par des balles. d'autres ont même eu les pelvis brisés.

Les enquêtes prendront des années, comme le prédit Cochav Elkayam-Lévy, professeure de droit, qui a fondé la "commission civile sur les crimes du Hamas contre les femmes et les enfants", pour documenter tout témoignage ou élément sur les exactions.

Douloureuse, la parole des femmes victimes de violences surgit parfois des années plus tard, note Mme Elkayam-Lévy. "On ne saura jamais ce qui est arrivé aux femmes, l'étendue des crimes", regrette-t-elle auprès de l'AFP. "Mais on reconstruit ce puzzle abîmé, pièce par pièce".

Nous reproduisons en dessous un article de la Revue K éclairant sur le viol des femmes israéliennes pendant le 7 octobre du 29 novembre 2023.

Depuis, les professionnels de la santé israéliens chargés de soigner les otages libérés se préparent à l'éventualité que certaines des jeunes femmes détenues à Gaza soient enceintes à la suite de viols commis par des Palestiniens, ont rapporté les médias israéliens.



***De l'indifférenciation à l'indifférence.
Sur les viols de masse le 7 octobre en Israël.
article signé par Julia Christ***

Que dire des crimes sexuels perpétrés par les hommes du Hamas le 7 octobre – documentés un peu plus chaque jour par le travail d'un groupe israélien de gynécologues, médecins légistes, psychologues et juristes du droit international ? Et comment comprendre l'occultation de la violence faite aux femmes ce jour-là par une partie de l'opinion mondiale – supposées « féministes » comprises ? Cette occultation ne revient-elle pas à faire une deuxième fois violence à ces femmes, comme si leur calvaire ne comptait pas et était dépourvu de signification ?





Chaque viol est un acte. La « femme », s'il est possible de la définir, se caractérise par le fait de savoir que cet acte en quoi le viol consiste peut toujours lui arriver à elle. Elle est cet être humain qui vit, grandit, évolue et se transforme avec ce savoir intime qu'elle peut toujours se faire violer. « Sachante », cela la rend alors plus directement interrogative : comment un tel acte est-il réellement possible ? Comment fait-on pour violer une femme ? La question se pose, parce que le viol comme destruction du corps de l'autre a ceci de spécifique que l'agent destructeur use pour y parvenir de son propre corps : l'homme qui viole le plus souvent ne recourt pas à des outils, des prolongations techniques du corps humain, mais se sert de son corps propre comme d'une arme ; et plus précisément, non pas d'une partie corporelle que la fermeté constitutive rend toujours potentiellement disponible pour servir d'arme, tels le pied ou le poing, mais de son pénis, qui doit se durcir pour pouvoir devenir un moyen de destruction. Le viol à proprement parler, celui qui déchire les parties intimes de la femme par pénétration sauvage, ne peut effectivement s'accomplir que si l'homme est en érection. Qu'est-ce qui, face à une femme hurlant de terreur et de douleur, produit, puis soutient cette érection ? Quel est le processus psycho-physiologique qui rend possible cet acte ?

Quiconque s'attèle à une enquête dans son entourage masculin se trouve peu renseigné. Interrogez les hommes autour de vous sur la question de savoir comment ces hommes-là font pour bander, et vous obtiendrez une fin de non-recevoir, dont le plus étrange est qu'elle n'est absolument pas soupçonnable d'insincérité : le viol, c'est le crime de l'autre par excellence, avec qui on n'a rien de commun. Comme si les hommes qui violent faisaient partie d'une autre espèce avec laquelle ils ne partagent rien et qu'ils ne comprennent pas. Les femmes, quant à elles, n'y comprennent rien non plus. Pour elles, en matière de sexualité, les hommes sont tout aussi compliqués qu'elles-mêmes. Rien de simple dans l'érection d'un homme. La sexualité leur est tout aussi désirable qu'à elles, tout aussi peu évidente également – et ce savoir partagé entre hommes et femmes se maintient contre une société qui ne cesse de colporter le fantasme d'une sexualité simple, directe et quasi-animale pour les hommes et fort compliquée pour les femmes.

Aussi l'affirmation qui parfois est censée servir d'explication à la possibilité du viol, selon laquelle les hommes sont constitutivement et potentiellement tous des violeurs, en vérité tous excités devant n'importe quel corps de femme nue ou potentiellement dénudable et seulement tenus en respect par la crainte de sanction, n'éclaire-t-elle strictement rien. Pour quiconque d'un peu sincère, le mystère du « comment » reste entier. Peut-être même est-ce cette incompréhension absolue qui est à l'origine de la thèse étrangement rassurante de « tous des violeurs ». Comme un refus de se confronter au caractère abyssal de la question, qui ne vise pas seulement la possibilité de l'érection en vue de la destruction d'une femme, mais aussi le mystère qu'un homme puisse accepter de jouir en réalisant cette œuvre destructrice à laquelle, il faut le répéter, celui qui l'accomplit assiste à chaque seconde.





Le viol, l'un des objectifs – occulté – de l'attaque du 7 octobre...

On sait désormais partiellement, grâce au travail courageux d'un groupe de professionnelles israéliennes – gynécologues, médecins légistes, juristes du droit international et psychologues –, ce qu'ont fait les hommes du Hamas : ils ont violé de façon répétée, et l'ont fait en groupe. Ils ont tellement violé que l'on voit l'entrejambe des pantalons des femmes kidnappées rouges de sang, et des flaques de sang entre les jambes de femmes et de filles assassinées après les viols. Ils les ont tant violées que certaines, retrouvées mortes, ont eu les os pelviens brisés. Ils ont violé des adolescentes, des femmes et des femmes âgées. Ils ont coupé des seins. Ils ont mutilé les parties sexuelles de leurs victimes – en ce cas, y compris des hommes. Ils ont torturé les femmes après le viol. Ils se sont filmés le faisant. Ils ont envoyé les vidéos des viols et tortures aux proches, qui durent y assister à distance, là où ils n'étaient pas contraints d'assister en direct à ce qui était fait à leurs amies, compagnes, épouses, mères, sœurs et filles. Ces femmes, ils les ont presque toutes tuées après les viols, ou laissées pour mortes. La plupart des victimes survivantes dont on a connaissance à l'heure actuelle, ou plutôt qu'on espère encore vivantes, sont les femmes qui ont été entraînées, déjà violées, à Gaza. On a trouvé un glossaire arabe – hébreu sur l'un des combattants morts du Hamas, indiquant, entre autres, des phrases utiles en hébreu pour faciliter l'acte de violer : « enlève ton pantalon », « retourne-toi » ... Les terroristes ayant survécu et été faits prisonniers expliquent à ce propos que le viol était l'un des objectifs de l'attaque.

Or de tout cela personne ou presque n'a parlé jusqu'au 25 novembre, journée mondiale de la lutte contre les violences faites aux femmes qui a produit quelques articles de presse[3]. Le travail de restitution des faits, sur ce point, ne passe pas le seuil du débat public et de l'analyse pourtant requise du massacre du 7 octobre. Et ceci bien que les organisations féministes israéliennes aient envoyé dès le 9 octobre des lettres décrivant la partie des faits connus et largement visionnés par le monde entier sur internet aux organismes de l'ONU censés défendre les droits de femmes. Elles l'ont fait, expliquent-elles, pour que l'ONU, conformément à ses statuts, reconnaisse ces actes comme « crimes de guerre » et « crimes contre l'humanité » [Statuts de Rome article 7 (crimes contre l'humanité) et article 8 (crimes de guerre)] et, conséquemment, envoie des équipes en Israël pour enquêter sur ces crimes. Elles n'ont pas eu de réponse. Le communiqué publié le 13 octobre par UN Women, l'organisme de l'ONU en charge de la protection des droits des femmes, ne parle pas de ces crimes, mais s'évertue à indifférencier au plus vite les partis du conflit en condamnant « les attaques contre des civils en Israël et dans les territoires palestiniens occupés ». Il y a des morts civils israéliens, certes, et c'est déplorable, mais il y a aussi des morts palestiniens tout aussi déplorables. Et après avoir été obligées précisément par le 25 novembre d'en dire plus, elles assurent simplement « rester alarmées ».

Les crimes de guerre sexuels perpétrés systématiquement par le Hamas sont effectivement gênants pour les tenants de l'indifférenciation entre les acteurs. Une vie vaut une vie, telle est l'idée directrice très largement adoptée pour se positionner, apparemment au-dessus de la mêlée, dans ce conflit. Si la proposition ne souffre pas d'objection à un niveau purement moral, elle laisse complètement intacte celle de l'inégalité des mises à mort. Les Israéliens essaient d'expliquer qu'il y a une différence entre l'assassinat par balle de nourrissons et d'enfants et la mort non-intentionnelle d'enfants gazaouis sous les bombardements de Tsahal. Puisqu'ils tuent des enfants, eux aussi, la distinction ne peut pas être entendue. Dans les deux cas, un enfant a été tué, cela est vrai et absolument inadmissible. Et pourtant, pour le peuple auquel appartiennent les parents et les enfants, il y a probablement une différence entre le fait de savoir que ses enfants peuvent devenir les victimes dans une guerre, et celle de savoir





que leurs enfants sont érigées en cibles privilégiées dans une guerre. Sans même parler du *modus operandi*, qui change dans chaque cas ce que « guerre » veut dire. Mais soit. Cela est actuellement inaudible pour une large part de l'opinion, bien que, après la guerre, on n'arrive probablement pas à une solution politique réaliste sans prendre au sérieux les peurs formulées de part et d'autre en ce qu'elles se nourrissent d'actes réellement subis.

Or, quels que soient les parallèles qu'on s'efforce de tracer, un acte fait voler en éclat cette approche du conflit par l'indifférenciation entre les acteurs : les crimes de guerre sexuels du Hamas. C'est là le point où il s'avère que le désir d'être au-dessus de la mêlée n'a rien à voir avec la distanciation requise pour regarder objectivement ce qui se passe dans la réalité, mais est un simple désir de ne pas voir. Et ce qu'il ne faut surtout pas regarder dans cette manière d'aborder le conflit, ce sont précisément les crimes sexuels du Hamas, parce qu'ils n'ont pas de correspondant du côté d'Israël permettant de les inscrire dans la logique d'effacement des différences réelles qui prévaut actuellement dans l'opinion globale, et qui permet de condamner la puissance de la riposte israélienne sans regarder la grammaire de la cruauté des actes du Hamas.

Tsahal, en effet, ne viole pas. Les pénis des soldats israéliens n'appartiennent pas à l'arsenal militaire de l'armée mais à la vie intime des soldats. Personne au haut commandement n'autorise, ni ne planifie, ni n'ordonne leur usage comme armes dans cette guerre : tout à l'inverse il s'agit d'une infraction implacablement sanctionnée par le code de l'armée. Si bien que, vu le nombre important de morts à Gaza, on peut certes soupçonner que, pour les Israéliens, une vie palestinienne ne prime pas sur leur but de guerre. Mais au regard de l'absolue protection contre les agressions sexuelles dans laquelle les femmes gazaouies se trouvent là où Tsahal a pris le contrôle à Gaza, on ne peut pas dire que leur intégrité sexuelle serait secondaire par rapport au but de guerre d'Israël. Bien au contraire. Tandis qu'une femme israélienne, pour le Hamas, est un objet à détruire, lentement, sur une durée inimaginable dont atteste le nombre de spermes différents trouvés dans et sur les corps des victimes.

Destruction systématique, publique, accompagnée d'une évidente jouissance. Reconnaître cette radicale différence dans les actes obligerait l'ONU à distinguer entre les parties impliquées dans cette guerre. Ce que clairement elle est incapable ou n'a pas la volonté de faire, comme si effacer la réalité pouvait aider à régler ce conflit, laissant du coup affleurer l'interrogation de savoir si les femmes israéliennes sont protégées, comme toute autre femme, par le droit international. Mais ce silence empêche aussi que se pose la question, pourtant importante, du caractère inédit du viol comme arme de guerre dans ce conflit précis.

Mettre les viols de côté pour ne pas différencier

Et pourtant il y a de l'inédit qui n'est pas couvert par la compréhension officielle du viol comme arme de guerre. Contrairement à d'autres cas, comme notamment en ex-Yougoslavie, mais aussi en Afrique, le viol des commandos du Hamas n'a visiblement pas été choisi comme un moyen pour détruire le groupe adverse, en passant pour cela par la profanation des corps féminins[4]. En effet, dans le cas du 7 octobre, on n'a pas laissé survivre les victimes de ces viols afin qu'elles retournent dans leurs familles et groupes d'appartenance et, tel est l'espoir des violeurs organisés étatique ou militairement, contribuent à leur dissolution par la terreur et l'humiliation inscrites de manière indélébile dans leurs corps et esprits. L'enregistrement des images, leur distribution dans les familles et sur le world wide web, semble avoir à cet égard suffi. Le but du viol comme arme de guerre était atteint par là. Grâce aux caméras filmant fièrement les atrocités que l'on était en train de commettre, tout semble comme si on pouvait désormais s'épargner le risque que les victimes guérissent, que leurs groupes d'appartenance les accueillent et leur enlèvent le faux sentiment de honte, que la société les protège au lieu de les vilipender. Grâce aux images, il était possible de les tuer sur le champ, et s'assurer ainsi que ce qui reste d'elles se tient intégralement dans le moment enregistré de leur destruction.





C'est là un nouveau degré dans le perfectionnement de la destruction totale qui devrait au moins inquiéter l'ONU et l'opinion internationale. Mais on préfère regarder ailleurs. Par quoi on rejoint la propension qui concerne le viol en temps de paix et qui, en l'occurrence, soutient insidieusement la possibilité d'effacer les différences entre les acteurs impliqués dans ce conflit. Car pour ne pas différencier, pour pouvoir rester dans une position de surplomb qui prétend penser politiquement en se contentant de compter les vies perdues, il faut mettre les viols de côté. Et on peut les occulter d'autant plus facilement que, malgré la reconnaissance officielle largement partagée de la destructivité propre du viol, que ce soit en temps de guerre ou de paix, on ne s'interroge pas sur le « comment ». On ne s'arrête pas sur la question de savoir ce qui excite dans cet acte au point de soutenir une érection – ici on se contente souvent d'un renvoi à la puissance ou le pouvoir qui seraient des excitants « naturels » –, ni sur celle de savoir ce qui fait que des hommes jouissent de leur destructivité, ni encore sur celle, propre aux viols de guerre, de savoir ce qui fait que des hommes acceptent de transformer leur vie intime en arme. Au lieu de quoi on naturalise une prétendue propension au viol des hommes, et on s'arrange ainsi avec la réalité. Comme si c'était normal que des viols adviennent. Comme s'il était normal que des armées en usent. Inévitable, inéluctable, incompréhensible. Comme si ce n'était pas un acte qu'il faut analyser à chaque fois de nouveau jusqu'à ce qu'on ait compris, mais juste quelque chose qui arrive.

Mais chaque viol est un acte, dans chacun il y a un sujet qui jouit, les victimes le savent, leurs proches le savent et pour le cas des femmes israéliennes, grâce à la politique des images du Hamas, toute la société israélienne le sait et tout le monde pourrait le savoir. Nos sociétés le savent, puisqu'elles sanctionnent cet acte. Et pourtant on le relègue dans le même temps dans l'ordre de l'événement inexplicable. Or, sans compréhension de ce qui le rend possible, ce qui permettrait peut-être de le prévenir, les femmes continueront pourtant de grandir et de vivre avec le savoir qu'elles pourraient se faire violer. De même, sans comprendre comment les hommes du Hamas ont fait pour sévir de cette sorte parmi les femmes israéliennes, et essayer de prévenir ces actes dans le futur, la société israélienne vivra avec le soupçon que cela puisse arriver de nouveau. Aucune paix ne se construira sur la volonté du monde de ne pas comprendre ce qui fait agir les partis impliqués dans ce conflit.



HOMMAGE À YOUSSEF ZIADNA, BÉDOUIN AYANT SAUVÉ 30 JUIFS LORS DE L'ATTAQUE DU HAMAS



THE TIMES OF ISRAËL

Article signé par Déborah Danan

Chaque jour à 16 heures, Youssef Ziadna reçoit un appel téléphonique d'un psychologue. Chaque soir, il s'assoit sur son balcon, boit du café, fume et repasse dans sa tête les pires choses qu'il ait jamais vues. Ce quotidien aurait été inimaginable pour Ziadna, un Israélien bédouin de 47 ans résidant à Rahat, il y a seulement deux semaines. Chauffeur de minibus, il passait ses journées à transporter des passagers dans le sud d'Israël. Mais le 7 octobre, il a été appelé pour aller chercher l'un de ses clients habituels et a foncé tête baissée dans l'assaut terroriste sans précédent du groupe terroriste palestinien du Hamas contre Israël. On lui attribue le mérite d'avoir sauvé 30 personnes, toutes juives israéliennes, du massacre perpétré lors du festival Supernova, près de la frontière méridionale d'Israël, en esquivant les balles et en empruntant des petits chemins loin la route prise d'assaut afin de les mettre en sécurité.

« Je ne souhaite à personne de voir ce que j'ai vu », a déclaré Ziadna à la Jewish Telegraphic Agency. « C'est un traumatisme pour le restant de ma vie. Quand je me retrouve seul et que j'y repense, je ne peux pas m'empêcher de pleurer. »

Lors du massacre du 7 octobre perpétré par le groupe terroriste palestinien du Hamas, quelque 2 500 terroristes ont fait irruption en Israël depuis la bande de Gaza par voie terrestre, aérienne et maritime, tuant plus de 1 400 personnes et prenant au moins 212 otages de tous âges sous le couvert d'un déluge de milliers de roquettes tirées sur les villes et villages israéliens. La grande majorité des personnes tuées lorsque les terroristes se sont emparés des localités frontalières étaient des civils – hommes, femmes, enfants et personnes âgées. Des familles entières ont été exécutées dans leurs maisons et plus de 260 ont été massacrées lors du festival en plein air, souvent au milieu d'actes de brutalité horribles de la part des terroristes, dans ce que le président américain Joe Biden a qualifié de « pire massacre du peuple juif depuis la Shoah ».

Ziadna a rejoint le panthéon émergent des héros qui ont pu réaliser d'audacieux exploits de sauvetage pendant l'assaut. L'une des personnes qu'il a sauvées a publié un message à son sujet sur les réseaux sociaux peu de temps après.

« Ziadna est un homme plus grand que nature à qui nous serons à jamais redevables », a écrit Amit Hadar en hébreu dans un message qui a été largement partagé à partir du 7 octobre. « Lorsque, avec l'aide de Dieu, nous atteindrons des jours meilleurs, gardez ce numéro pour la prochaine fois que vous aurez besoin d'un chauffeur – si quelqu'un le mérite, c'est bien cette personne. »

Dans le même temps, Ziadna pleure un cousin assassiné lors de l'attaque et s'inquiète pour quatre autres membres de sa famille qui sont toujours portés disparus. Il a également reçu une menace de la part d'une personne se disant affiliée au Hamas, qui lui promettait des représailles pour les efforts de Ziadna visant à sauver des Juifs après qu'ils ont été relatés dans un journal local. Il craint que ses compatriotes bédouins, une minorité qui reste marginalisée à bien des égards dans la société israélienne, ne soient en danger en raison de l'absence d'abris anti-atomiques à Rahat.





Tout ce stress l'a déjà contraint à se rendre aux urgences pour des douleurs à la poitrine, mais il reste déterminé à continuer.

« Quand j'y pense, je me demande comment nous avons pu sortir de là », se souvient Ziadna le 17 octobre, dix jours après le massacre. « Je suppose que c'est le destin qui veut que nous vivions plus longtemps dans ce monde. »

Ziadna a commencé tôt le 7 octobre pour accompagner Hadar et huit de ses amis de la ville d'Omer à la rave du kibboutz Reim à 1h du matin.

Mais à 6h du matin, il reçoit un appel à l'aide de Hadar. Croyant que l'appel à l'aide était dû à un code rouge indiquant l'arrivée de roquettes tirées depuis Gaza, Ziadna s'est précipité vers son minibus.

« Je ne me suis pas lavé le visage, je ne me suis même pas habillé », a déclaré Ziadna. « C'est la norme ici, dans le sud. »

Mais dès qu'il a atteint le carrefour Saad, à un kilomètre de Kfar Azza, l'une des communautés de la frontière de Gaza qui a été le théâtre de certaines des pires horreurs du massacre du 7 octobre, une nouvelle image a commencé à se dessiner. Un homme qui s'était échappé de la fête a couru vers lui, faisant furieusement signe à Ziadna de faire demi-tour. Ziadna, ne comprenant pas, est sorti du minibus pour lui parler. Quelques instants plus tard, Ziadna, l'homme et la femme qui l'accompagnait ont été pris dans une fusillade.

« Les balles volaient partout », a déclaré Ziadna, ajoutant qu'ils ont tous trois plongé dans un fossé sur le bord de la route. « J'ai levé la tête et l'homme m'a dit : 'Mais ne fais pas ça ! Tu vas recevoir une balle dans le cerveau !' »

Ziadna a dit au couple incrédule qu'il continuerait jusqu'au lieu de la fête. « J'ai regardé la mort en face », a-t-il déclaré. « Mais je savais que je ne pouvais pas abandonner ma mission. Je devais aller les secourir. »

Naviguant au milieu des tirs de balles, Ziadna a réussi à rejoindre ses clients sur les lieux de la fête à Reim, où régnait un enfer de corps, de sang et de balles. « Je leur ai dit d'emmener le plus de monde possible », raconte-t-il. Vingt-quatre personnes supplémentaires se sont entassées dans le véhicule de 14 places et, en chemin, ils ont secouru un autre couple, dont l'un avait reçu une balle dans la jambe. Ziadna raconte qu'il a également vu un parapente motorisé du Hamas planer au-dessus des fêtards, les criblant de balles de mitrailleuse.

Sous les tirs incessants, le minibus s'est éloigné en trombe. La parfaite connaissance du terrain de Ziadna s'est avérée salvatrice, et il a pu se frayer un chemin à travers des chemins de terre, en évitant l'artère principale où les terroristes tendaient des embuscades aux fuyards. De nombreuses autres voitures ont suivi le minibus.

Des cris de terreur et d'angoisse ont envahi le minibus, tandis que ses occupants soignaient leurs blessures et tentaient désespérément d'appeler leurs proches, alors que les signaux cellulaires étaient brouillés. Ils sont arrivés à un barrage routier tenu par la police. Leur expliquant qu'il était impossible de se rendre à l'hôpital pour soigner la femme blessée parce que la route était envahie par les terroristes, un officier les a dirigés vers un kibboutz voisin, Tzeelim, où ils sont restés jusqu'à la fin de l'après-midi, lorsque le Commandement du Front intérieur a finalement annoncé qu'il était possible d'évacuer en toute sécurité.

Hadar a confirmé le récit de Ziadna mais n'a pas voulu en dire plus à la JTA.

Quatre cents festivaliers se sont réfugiés dans le kibboutz et, selon Ziadna, ils ont été bien accueillis. « Ils nous ont donné tout ce dont nous avions besoin, de la nourriture, des chargeurs et même des cigarettes », a-t-il déclaré.





Ziadna est finalement retourné à Rahat où sa maison, comme l'écrasante majorité des habitants de la ville, ne dispose pas de mamad – pièce sécurisée. Rahat, où vivent 75 000 Bédouins, ne compte que 10 miklatim – abris publics – ce que son maire, Ata Abu-Madighem, déplore depuis des années. Mardi, ce dernier a déposé une demande pour 60 abris mobiles.

Victimes bédouines

Selon Abu-Madighem, qui a rencontré Ziadna pour le remercier quelques jours après l'attaque avec des représentants de l'armée et de la police, trois habitants de Rahat ont été tués le 7 octobre, dont deux membres de la famille du maire. L'un d'entre eux était de la famille de Ziadna : Abed Ruhman a été assassiné par des terroristes du Hamas alors qu'il dormait dans une tente sur la plage de Zikim, a déclaré Ziadna.

Sept habitants de Rahat ont été blessés, dont un élève de CE1 année qui a reçu une balle dans la poitrine. Cinq autres personnes sont portées disparues, dont quatre membres de la famille Ziadna, a indiqué Abu-Madighem. (Parmi les centaines d'otages connus à Gaza figurent des Bédouins, et le Hamas retient également en captivité un Bédouin israélien, Hisham al-Sayed, depuis 2015).

Le plus grand risque, selon le maire, concerne ceux qui vivent dans des villages de tentes non reconnus dans la région, qui ne bénéficient d'aucune protection contre les projectiles.

« L'État doit changer de mentalité et commencer à respecter la communauté bédouine. Il est également stupide de continuer à refuser d'utiliser la main-d'œuvre massive dont nous disposons ici », a-t-il déclaré à la JTA.

Ziadna espère que son action suscitera une plus grande appréciation et un plus grand soutien de la communauté bédouine. « Après cela, le gouvernement doit mieux s'occuper de nous, car nous faisons également partie de cette nation », a-t-il déclaré. « Nous sommes un seul peuple, nous sommes des Israéliens. Nous vivons ici ensemble et nous devons avancer main dans la main. »

Pour l'instant, il cherche à renforcer sa santé mentale et à mettre de côté ses inquiétudes concernant la menace de mort qu'il a reçue. « Tu as sauvé la vie de 30 Juifs. Je viens de Gaza, mais ne t'inquiète pas, nous t'aurons », se souvient Ziadna.

Abu-Madighem a confirmé l'appel à la JTA et Ziadna a déclaré que la police israélienne enquêtait sur sa source ; les porte-parole de la police n'ont pas répondu aux demandes de commentaires. D'autres Arabes israéliens qui ont attiré l'attention du public pour avoir aidé des victimes juives ont dû faire face à des représailles en même temps qu'à des éloges.

Selon Ziadna, le nombre impressionnant de messages de soutien qui lui sont parvenus du monde entier est supérieur aux menaces. Il a fait une apparition publique aux côtés de Yaïr Golan, un général à la retraite et ancien législateur qui s'est lui-même lancé dans des opérations de sauvetage. Il a également été invité par l'ambassade d'Israël à Dubaï à raconter son histoire à un public émirati.

Il y racontera une histoire qui aurait pu facilement se terminer en tragédie.

« J'avais la possibilité de reculer. Un homme plus faible aurait peut-être fait demi-tour à ce carrefour », a déclaré Ziadna. « Mais j'ai dit non ! Plutôt mourir si cela signifie que je peux sauver des vies. »

